

## Huit jours chez monsieur Renan (suite)

Maurice Barrès

### III. DANS SA BIBLIOTHÈQUE

Comme M. Renan m'y avait engagé, je suis venu chez lui, au matin. On me pria d'attendre dans la bibliothèque ; j'ai préféré visiter le jardin, car ces matinées de Bretagne sont admirables et joyeuses. Ce bouquet d'arbres dans cette gorge, la mer belle à l'infini devant moi, ce sol antique et couvert de divinités tristes, et là, dans cette petite maison de briques, l'intelligence la plus claire, la plus ornée que je sache, tout m'enchantait. Et j'étais orgueilleux de moi-même, parce que je sentais si profondément les choses.

Le maître m'appela depuis la terrasse. Dans la bibliothèque, nous avons un instant regardé ses livres. Je crois bien que le plus fatigué est le traité de Cousin, *Du vrai, du beau, et du bien*.

— C'est, me dit-il, un maître presque complet, un écrivain éloquent et un manieur d'hommes... Mais peut-être ne voyait-il pas de différence très nette entre l'influence de Jésus sur les Apôtres et sa propre dictature à l'École normale<sup>1</sup>.

Renan me dit encore

— Il est vrai qu'on veut bien m'offrir beaucoup d'intéressants volumes. Un jour décidément, il fallut que je priasse un libraire de me désencombrer. L'homme jura qu'il ne me laisserait pas l'ennui d'enlever les dédicaces, et qu'il

---

<sup>1</sup> C'est ici le passage qui semble avoir le plus ému M. Renan en 1888 ; il affirme que j'ai mal exprimé son opinion sur Cousin. Mais lui-même, je crois qu'il ne m'a pas compris : c'est qu'il ne m'a pas lu. Il a bien raison, mais alors pourquoi risque-t-il de me chagriner ?

y suffirait avec son petit commis. Je me méfie trop peu de la malice humaine... C'est depuis cette époque que j'ai reçu des lettres anonymes, où l'on me tutoyait, monsieur. Comme il était judicieux, l'abbé Carbon, de Saint-Sulpice, de n'aimer guère le talent et de nous assurer qu'il est la source des vanités les plus désordonnées !

Quand nous fûmes montés au premier étage dans son cabinet, dont l'entrée est une très grande faveur, Renan ouvrit un manuscrit intitulé *Souvenirs de vieillesse*.

J'ai noté le soir même ce que j'entendis. Mais je crains qu'on ne trouve ici qu'un miroir bien obscur des visions délicieuses que je dus à M. Renan, en cette belle matinée.

« On a vu dans ma bibliothèque, a-t-il dit aux Bretons du *Dîner Celtique*, un livre bien fatigué. On en a conclu que c'était mon litre de prédilection. C'était un Cousin... et alors... C'est là un genre d'induction véritablement un peu hasardé, et qui me fait énoncer des opinions qui sont l'inverse absolu de la vérité. »

En quoi ai-je donc blessé la vérité ? Je dis (d'après un rédacteur du *Parti National*) qu'on voit cher Renan un traité *Du Vrai, du Beau et du Bien* très fatigué. Je n'en conclus pas un instant que M. Renan préfère ce livre à tous autres ; je ne dis même pas qu'il le goûte un peu. Mon personnage se borne à constater l'influence qu'eut Cousin, ses qualités d'homme d'action, sa dictature à l'École Normale. Ce sont des faits que personne ne saurait nier. L'éloquence littéraire de Cousin, M. Renan l'a jadis célébrée. Du caractère de l'homme, de la conscience du penseur, mon Renan ne dit pas un mot ; il s'en tient à une réticence ironique. C'est qu'en effet M. Renan a toujours négligé de s'expliquer nettement, sur Cousin. Cela jadis attrait pu être utile... Ah ! que voilà de vieilles histoires.

**Souvenirs de vieillesse**

M. Renan rappela ainsi le banquet de Tréguier, du 3 août 1881 :

« Tout ce qui se dit sous la rose, selon le proverbe des anciens, me parut toujours devoir être tenu secret. Nous avons dîné sous un verger en fleurs. Parmi cent cinquante convives, j'étais placé entre l'adjoint et le maire, les plus vieux du pays. Si j'ai eu quelque talent, ç'aura été de comprendre l'âme naïve du peuple. Et pourtant mes deux voisins m'ont-ils trouvé intéressant ? »

Quand Nicolas Quellien eut dit ses vers mythiques, que je connais si bien, je me levai...

Cette race idéaliste des Bretons cherchait dans le cidre ce don de poésie que le monde m'a accordé. Mes jeunes amis de Paris interrogeaient curieusement le front charmant de nos filles de Bretagne. Je promis à des poètes la bienveillance de Calmann Lévy, puis çà et là quelques bureaux de tabac. Seul, je descendis les rues étroites et tortueuses de Tréguier. Je traversai la place de la Levée, au ras de la cathédrale et du cloître, jusqu'à la petite rue Stanko. Chaque pas me troublait de souvenirs.

Cette soirée passée dans l'étroite ville de mon enfance, où j'avais si peu prévu mon avenir, me revendra, je crois, à mon lit de mort, Ému presque mystérieusement à l'idée que sur cette pierre, où, vieillard illustre, je m'accoudais, j'avais jadis tant joué avec mes petits camarades, je vis du coin de ce cloître se lever sur la route de ma vie des scrupules qui me remuèrent douloureusement.

« Non, mon œuvre n'est pas mauvaise ! non, je n'ai rien renié ! J'ai appris à faire des plaisanteries que je ne goûte guère, mais je garde tout mon amour pour la flèche légère de cette église. Quand on croyait que je l'ébranlais, je l'ai secourue. Elle peut l'ignorer. Moi qui fus dans ce siècle son meilleur fils, son soldat plus utile que tant de zouaves et que Lacordaire lui-même, elle n'a pu me récompenser. Je ne serai pas enterré dans le cloître. Ô mes maîtres, mes amis, êtes-vous donc morts

sans recevoir aucune lueur de ma fidélité, sans soupçonner que moi, l'un des vôtres dans le camp ennemi, j'étais le vaincu qui prend insensiblement la direction de ses vainqueurs ? N'admettez-vous point que ceux-là, pêle-mêle, qui tinrent à honneur de m'offrir ce soir un banquet, rendent encore hommage à votre idéalisme ?

« Par ce chemin du collègue à la maison, que deux fois par jour quand j'étais petit écolier je parcourais, je suis rentré. L'excellente femme à qui je loue la maison de ma mère et qui me loge a voulu me donner la plus belle chambre. Si je n'avais craint de la contrarier, et si les infirmités ne m'avaient fait plus délicat, j'aurais voulu reposer, comme jadis, dans la cuisine, au coin de la cheminée. Mais pouvait-elle comprendre que le véritable honneur pour un vieillard, est de reprendre la place qu'enfant il occupa ? Bien peu en sont dignes. Le petit Renan était tout ce que je suis maintenant. Même j'ai laissé en chemin quelques-unes de ses nobles aspirations. Dieu est fort raisonnable de faire des anges avec ceux qui meurent jeunes ; ils y conviennent bien mieux que les vieux saints, toujours un peu chagrins et amers. Je doute parfois très sérieusement de l'esprit humain, qu'à douze ans je ne songeais même pas à critiquer. Je possédais alors les dons et même les rhumatismes qu'on me voit aujourd'hui. Je n'ai rien acquis, si ce n'est l'usage des dictionnaires. Même, ai-je eu l'art de faire mon chemin ? Un siège au Sénat, quelque influence sur les destinées de mon pays, n'auraient-ils pas flatté ma vieillesse ? »

M. Renan vit que j'étais frappé de cette demi-ambition qu'il avouait, et fermant son manuscrit, il me développa sa pensée :

- Un excellent chroniqueur a reproché à mon ami Berthelot d'aimer les places. Je comprends bien qu'il ne s'agissait, pour M. Scholl, que de placer une plaisanterie dont il était satisfait. Il a parlé de M. Berthelot pour laisser souffler M. Stapleaux, sur lequel, me dit-on, il s'exerce d'habitude. Je crois qu'il m'est arrivé à moi-même de prêter à saint Paul, lors de son agonie, des

considérations dont il était positivement incapable. Mais j'accepte pour moi et pour Berthelot cette allégation. Soit, nous aimons le succès dûment enregistré et sanctionné. C'est que nous sommes des savants, l'un et l'autre, et doués du sens historique. J'ai écrit les *Origines du Christianisme* ; mon éminent ami étudie les origines de la Chimie : nous sommes accoutumés à considérer chaque forme du génie humain dans son développement, depuis la racine, depuis la germination sourde, jusqu'à la fleur. J'ai constaté que Jésus n'était fils de Dieu que pour avoir réussi ; s'il n'eût pas su manier les hommes, il ne conquerrait pas ses apôtres, il n'émouvait pas le peuple : il demeurerait un rêveur sans histoire. Berthelot m'affirme qu'il y eut parmi les alchimistes des intelligences de premier ordre, des génies en puissance, à qui il n'a manqué, pour être les véritables serviteurs de l'intelligence humaine, que d'être reconnus par elle, en un mot, d'avoir le succès. Je tiens pour vaines subtilités de bibliothécaire les discussions sur le génie de celui-ci ou de celui-là, mort il y a cinq siècles. L'amoureux du progrès ne peut classer parmi les héros que ceux qui aidèrent à quelque groupe humain.

« Le plan merveilleux qui nous eût assuré la victoire en 1870 et qui est resté dans le portefeuille d'un petit lieutenant est une belle œuvre pour une centaine d'intelligences spéciales ; mais je regretterai toujours que ce lieutenant n'ait pas fait reconnaître son génie en temps opportun. En voilà un qui serait un grand homme ! Chacun a son heure dans l'humanité, où il peut être utile : la gloire l'en récompense. Archimède apportant aujourd'hui la quadrature du cercle Il fit bien d'avoir son succès au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

« Un esprit assez grossier sera réellement un génie s'il en remplit l'office devant l'humanité. Ainsi de Hugo ; j'ai mis quelque temps à comprendre ce grand poète ; vous savez que je n'entends pas grand'chose à la littérature ; je ne sais que dire à peu près, dans l'ordre logique, les petits faits qui peuvent intéresser ; Mérimée et Sainte-Beuve me plaisaient souvent : « Il faut que chaque âge ait son vice,

disait Sainte-Beuve ; n'avons-nous pas été romantiques à vingt ans ? Renan le deviendra sur le tard. » En effet, quand Victor Hugo revint de l'exil, quand je vis la forte conscience de ce vieillard, son culte de soi-même, et l'enthousiasme de trois générations organisé autour de sa personne, je compris que j'avais tort de ne point l'admirer davantage. Celui qui sait éveiller les plus nobles sentiments dans les poitrines, quel qu'il soit d'ailleurs, il est bon que nous l'honorions ; est le foyer où s'échauffe l'âme de la Patrie. »

Ainsi parlant, l'illustre écrivain se prit rire doucement. Pour moi, j'admirais la largeur de son génie et le charme de son caractère.

#### IV- DANS LES COULISSES

Cette après-midi, quand je fus introduit dans le cabinet de M. Renan, l'illustre académicien sommeillait légèrement sur d'antiques grimoires. Avec une parfaite aisance, il se réveilla sans secousses, comme un sage qui est accoutumé de passer du rêve aux affaires. Et déjà il m'approuvait.

— Monsieur, lui dis-je, avez-vous été ému de l'assaut qu'on vous fit, pour votre *Abbesse de Jouarre* ?

J'avoue que ma question me paraissait déjà maladroite. Mais cette chaleur, cette digestion du milieu du jour, m'ont toujours diminué.

M. Renan (qui me traite avec faveur, parce que je n'interroge que pour plaire), ayant levé sur moi son regard qui vaut le magistral petit coup d'œil d'un énorme éléphant, me rassura d'un dodelinement ; puis il installa son corps pour parler plus à l'aise :

- Le monde a prétendu que j'étais un écrivain inconvenant. Je croirai difficilement que j'exalte le vin, les femmes et la chanson, et que, devenu grivois sur le tard, je dépasse Béranger, pour lequel jadis j'ai dit ma répugnance jusqu'à inquiéter l'impartialité de Sainte-Beuve, qui n'était pas non plus un esprit en goguette. Pourtant, que j'offense le front tendre des mondaines, cela est possible ; mais je ne puis le savoir. Au séminaire,

quand on nous lisait les discussions les plus audacieuses des casuistes, nous étions tous à genoux avec nos surplis sur le dos. C'est une habitude que j'ai conservée. Les propos qui offensent le plus les âmes du siècle, je puis les entendre, sans détourner ma pensée ni mon regard de mon Dieu intérieur. Même je ne les prononce, comme le prêtre, que pour dériver les soucis de la chair. Platon est l'un de mes maîtres. Comme l'a très bien vu le plus intuitif des historiens, je veux dire mon ami M. Michelet le *Banquet* est austèrement licencieux. Une scène hasardée faisait courir de main en main ce petit livre si fécond, qui a plus servi qu'aucun la cause de l'idéal.

« Le *Figaro* de son côté m'a reproché d'avoir trop d'esprit. Est-ce donc en avoir trop que d'envier ses rédacteurs ? Un journal est la meilleure forme que je sache pour l'exposition de la vérité. A côté d'un Premier-Paris, qui est une affirmation de principes, voilà le portrait d'un homme politique, un tableau de la situation du pays, les ruses électorales, mille petits faits qui corrigent l'absolu des doctrines affichées en première page ; puis viennent les échos avec leurs *Five o'clock*, leurs intrépides vide-bouteilles et autres détails de luxe. Par ces contrastes, vous indiquez que les hautes recherches, si belles qu'elles soient, ne sont pas toute la vie, que les sourires, les primeurs et la lumière électrique ne sont pas une quantité négligeable. Ainsi, les divers articles d'une gazette donnent à chacun de nous la vision du monde qui nous convient particulièrement, mais en même temps un journal, puisqu'il renferme toutes les visions qu'on peut se faire de la vie, est bien la forme la plus approchante que nous avons de la vérité. Il n'est pas jusqu'à cette formule : *La suite au prochain numéro*, qui ne soit excellente, car elle nous fait souvenir que Dieu, ce merveilleux romancier, n'a jamais dit son dernier mot.

« Vous êtes un peu journaliste, monsieur, avouez-le, votre art exquis ne peut être compris dans ses intentions que des intelligences très avisées. Ce n'est pas votre affaire de rien expliquer ; vous vous bornez à

noter ce que l'on voit quand on regarde par la fenêtre. Mon métier est plus triste ; je suis un pédagogue. C'est moi qui commente toutes les jolies choses que les journalistes à travers les siècles ont vu passer. (Les journalistes jadis, c'étaient les prophètes ; ils faisaient des *Premiers-Paris* très violents sur la place publique : Rochefort ou mieux encore Mademoiselle Michel m'aident souvent à me figurer Ézéchiël).

« Je dois montrer le rapport des divers idéals de l'humanité et faire luire toutes les facettes de la vérité : à cet effet je n'ai rien trouvé de mieux que d'incarner chaque opinion en une personne et de la faire se comporter comme un être vivant. J'ai écrit des dialogues pour nuancer plus vivement les états de ma pensée. Mais vous pensez bien que je n'ai aucune intention scénique. Le théâtre vit de la passion qu'y porte la foule. Les applaudissements populaires nous effrayeraient, nous autres abstraiteurs de quintessence. Il ne serait pas bon que des esprits neufs, ou du moins mal renseignés, fussent mêlés aux jeux de la métaphysique. Ils pourraient tirer des conséquences dangereuses de propositions que nous aventurons, bien qu'elles ne soient, après tout, que des vérités incomplètes. Car, je vous le dis en confidence, nous sommes d'étranges amoureux : nous faisons des monstres à notre maîtresse, qui est la vérité. Nous avons créé des diables, des dieux, des loups-garous et des constitutions. Quand ils s'échappaient par le monde, c'était un grand malheur. Une sécurité nécessaire au penseur est qu'il se dise ; je fais mes expériences dans un cabinet bien clos ; si mes calculs sont faux, si mes cornues éclatent, je ne tuerai guère que mon préparateur et une paire de disciples. Bref, nous avons des idées qu'il faut tenir en cage comme les chiens sur lesquels travaille M. Pasteur. M. Pasteur tient ménagerie pour le bien de l'humanité, mais il peut être un danger pour la rue d'Ulm. Ne lâchez pas plus en représentations publiques les idées d'un philosophe que les chiens de M. Pasteur. »

J'objecte alors à M. Renan que le *Dialogue des*

*Morts*, qu'il a consacré à Victor Hugo, a été représenté par les artistes de la Comédie-Française. M. Renan me répond que seule cette grande circonstance a pu le décider à cette publicité.

Et pourtant, je surprends chez lui une complaisance à parler des répétitions qu'à cet effet il suivit au côté de M. Claretie.

- Je craignais M. Coquelin cadet, me dit-il, parce qu'on m'avait prévenu qu'il fait sans trêve des calembours. Quoique j'aie vu Victor Hugo y exceller, je vous avoue que je ne goûte guère cet exercice. C'est que j'y suis inférieur. Peut-être, comme érudit, m'est-il arrivé de jouer sur les mots ; les évêques me l'ont reproché ; mais c'était sur des mots syriaques, avec mes confrères de l'Académie des Inscriptions. Dans notre ère, je ne comprends plus le calembour. Eh bien ! M. Coquelin m'a surpris. Le croiriez-vous ? Il ne me parlait que de l'Institut. Il préparait déjà la candidature de Claretie. Et puis, ne le répétez pas, il ressemble un peu à ce père Le Hir qui fut mon professeur à Saint-Sulpice. C'est d'ailleurs un artiste de grand talent.

« Je finissais même par craindre M. Sarcey, car M<sup>lle</sup> Reichemberg me disait toujours : « Qu'est-ce que pense Sarcey ? » Ayez-vous fait parler à Sarcey ? Comment voulez-vous débiter si vous n'avez point Sarcey ? » J'essayais de la rassurer mais son amie, M<sup>lle</sup> Réjane, a ajouté en regardant ma redingote, qui est un peu longue, paraît-il, et a un air de soutane :

« Ah ! Vous savez, Sarcey n'aime pas les cléricaux ! ». Elle est tout à fait charmante, cette demoiselle Réjane. »

- Mais, lui dis-je, en poussant avec plus d'audace mon idée, n'avez-vous pas souffert, quand M. Sarcey malmenait *l'Abbesse de Jouarre* ?

- Je vais, me dit-il, vous raconter un mot que je lui fis à ce propos. Comme il se plaignait sans trêve qu'on lui eût volé sa montre au théâtre : « Monsieur Sarcey, lui dis-je, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous avez toujours regardé l'heure à la montre des autres... D'ailleurs,

vous avez bien raison : il vaut mieux retarder avec tout le monde que marquer l'heure juste tout seul. »

Puis, cessant de tourner ses pouces, de balancer sa tête et de donner à ses phrases un ton vulgaire, M. Renan me dit en face :

— Vous ne comprenez rien qu'à la littérature. Ne parions donc que de cela. Eh bien ! Je suis sûr d'avoir fait une bonne tâche et durable, puisque mon contemporain Sainte-Beuve m'a aimé, et puisque vous-même, Monsieur, d'une génération qui, pour moi, est déjà l'avenir, *vous m'inventeriez plutôt que de vous passer de me connaître*. Ainsi je fis avec Jésus, avec saint Paul, avec Marc-Aurèle, — et avec moi-même, je puis bien l'avouer, quand j'écrivis mes *Souvenirs d'Enfance*.

## CONCLUSION

Ces huit jours écoulés, tandis que sur la ligne de Brest à Paris, en compagnie de mon familier Simon, je m'éloignais de Perros-Guirec, nous songeâmes tous deux, pour charmer la lenteur du trajet, à la mort de M. Renan :

- Le monde en deviendra plus triste et plus vulgaire, me disait Simon, mais la légende de Renan, que dès aujourd'hui nous voyons se faire, s'épanouira largement. Or, rien de plus curieux que la formation d'une légende. Pourquoi ces traits qui s'effacent et ces autres qui s'accusent ? C'est un type humain qui se crée sous nos yeux, plus vivant qu'aucun chef-d'œuvre volontaire, par la collaboration de tous.

- Je prévois, lui répondis-je, que la légende de Renan sera poussée à la fadeur. Son attitude d'écrivain trompe sur le fond même de sa pensée. Les plus avisés de ses admirateurs littéraires se plaisent à oublier qu'il est franchement anticlérical dans la conversation et que, sur cinq ou six points les plus importants de la pensée humaine, il est affirmatif et net autant qu'aucun esprit réputé vigoureux et brutal.

- Ah ! disions-nous l'un et l'autre, que la mort de M. Renan sera intéressante !

La longueur du texte : M. Renan au purgatoire fait que nous publierons ce chapitre que dans le prochain numéro avec la suite : Le regard de M. Renan, qui clôt les textes consacrés par Barrès à Renan.